

mée rouge a une double représentation, ses membres votant à la fois dans l'armée et dans les usines.

On se demande avec effarement, quand on est socialiste, ce que peuvent bien représenter dans la nation des soldats, en fait d'organisation sociale, productrice, quel apport constructeur, vivifiant amène l'armée, ce qu'on peut tabler de grand, de renouvateur, de noble, d'idéal sur les gens d'armes, sur la garde-rouge. C'est précisément là que se montre l'hypocrisie monstrueuse des chefs bolchewiks. Eux qui sont contre le militarisme ne s'appuyent que sur l'armée. Eux qui prétendent faire la révolution au profit des travailleurs, subjuguent ces derniers par des majorités de mercenaires. Tout cela est aux antipodes du socialisme, hélas ! N. M.

ÉCHOS

Clair et net.

L'agence Wolff, à la date du 6 juillet, nous apprend que sitôt après l'assassinat du comte Mirbach, ambassadeur allemand à Moscou, par des socialistes-révolutionnaires russes, « les commissaires des affaires étrangères se rendirent à l'ambassade et exprimèrent au conseiller de légation l'indignation et les regrets du gouvernement des soviets de cet événement déplorable ».

Tiens, tiens, les anti-bourgeois forcenés Lénine, Trotsky et consorts s'indignent de l'exécution d'un comte et regrettent la mort d'un ambassadeur d'empire ! Mais M. Mirbach n'est-il pas un bourgeois, un des tenants de cette classe qui, en Russie, devaient être tués « par millions » ? Ou bien n'y a-t-il indignation et regret que parce qu'il s'agit d'un Allemand, puisque nous n'avons jamais eu l'écho d'une émotion maximaliste quand les anciens ministres démocrates Chingarieff et Kokochkine ont été assassinés dans leur lit à Pétrograd.

Une fois de plus, les bolcheviks sont pris en flagrant délit de férocité pour leurs concitoyens russes et de mansuétude pour les Allemands — fussent-ils hobereaux comme M. Mirbach. Lutte de classe et internationalisme de chiqué.

Hypocrite justice.

la feuille de M. Debrit accueille avec la plus infinie complaisance, on le sait, toute prose qui tend à noircir les Alliés, à les calomnier, à taxer de jésuitisme la plus petite de leurs protestations de loyauté, cette protestation vint-elle des mandatés ouvriers d'Angleterre ou d'Amérique.

Point de vue suisse. Elle accueille donc un article contre le président Wilson et « Jonathan », tout en bloc. Mais comme c'est tout de même un peu fort de café, et que l'outrage à ce point-là risque de ne pas porter, elle l'atténue de ces mots, tombés de la plume directoriale :

« Toutefois, pour ne pas risquer de juger avec injustice les intentions de M. Wilson, il faut se souvenir qu'il resta neutre, et fièrement neutre, durant deux ans et demi, qu'il offrit à plusieurs reprises sa médiation pour mettre fin au carnage et qu'il ne serait pas entré en guerre si l'Allemagne n'avait pas déclenché la guerre sous-marine sans restrictions. »

Feuilleton de La libre Fédération 1

Sur Steinlen

La plupart d'entre nous n'ont reçu aucune éducation artistique et n'ont aucun talent artistique. Cependant les choses d'art nous donnent les plus pures jouissances, celles qui, me semble-t-il, nous distinguent des troglodytes. Steinlen est l'un de ces hommes qui savent vous donner le frisson du beau. En contemplant son œuvre, on sent tout ce qu'elle représente de passions, de recherches, de capacités, de sensibilités accumulées non seulement par l'artiste et le citoyen, mais par toute l'humanité antérieure. Pour aboutir à l'œuvre d'un Steinlen — ou de tout autre homme de valeur — il a fallu une suite extraordinaire d'efforts, et l'on en devient fier pour l'humanité. Steinlen vous donne la sensation profonde de la valeur de l'effort humain. On comprend mieux par quoi on est rattaché à une civilisation et pourquoi on tient tant à cette « chienne de vie ». En ce sens, un tel artiste est reconfortant au possible, bien-faisant, vivifiant.

En effet, « toutefois »...

Et M. Debrit, en veine de loyauté et de clairvoyance, aurait pu ajouter que l'Allemagne ne brava Wilson que parce qu'elle était sûre du succès de la campagne sous-marine.

Le mouton ne devint enragé qu'au bout de deux ans et demi.

La question se pose de savoir si « au point de vue suisse » on aurait autant de patience, — nous voulons dire au point de vue feuille.

A déchiffrer.

Sous la plume du directeur de l'Aube, dans le *Droit du Peuple* :

« Les Allemands orgueilleux seront écrasés. Ils le sont. Une victoire totale est un écrasement. »

Non, mais des fois ! Que signifie cette littérature dans un journal ouvrier ?

Quand les rédacteurs socialistes auront la probité de relire leurs phrases et de peser le sens des mots, comme un artisan soigne son travail, quand ils écriront leurs articles ainsi qu'ils savent le faire lorsqu'ils s'adressent à une revue bourgeoise, exigeante et sévère, il y aura moins de confusion et moins de malaise dans le Landerneau socialiste.

Entre initiés.

Passant l'autre jour à côté d'un groupe de lecteurs de *La nouvelle Internationale* — le journal le plus grossier de Suisse romande — j'entendis cette conversation stupéfiante :

— Oui, ils sont contre Zimmerwald, parce que Zimmerwald était un Allemand.

— Mais, non, s'pèce de moule, Zimmerwald est un village près de Berne.

Je m'informai pour savoir quel était le zimmerwaldien qui prenait *La Mecca zimmerwaldienne* pour un prophète : c'est un rédacteur du journal zimmerwaldien *La nouvelle Internationale*.

Ce monsieur se propose, comme Guillebeaux, d'instruire la masse ignorante.

Etrange.

Comment se fait-il que la feuille, « le seul journal vraiment suisse », publie constamment de longs détails sur les victimes de Clémenceau et passe presque sous silence le cas Bertoni, citoyen suisse, victime de l'affaire des bombes diplomatiques ? Cette affaire est pourtant aussi intéressante que celle de Zohrab.

Est-ce parce que Bertoni, tout en se déclarant neutre, n'est point germanophile, ou est-ce parce que les fabricants de bombes diplomatiques se trouveraient de l'autre côté du Rhin ?

Chère feuille de vigne, combien nous aimerions voir la vérité toute nue, celle que vous ne tenez pas à montrer.

Videur de crânes.

Dans le numéro de juin 1918 de *Demain*, sous la signature de l'ineffable Guillebeaux, « jeune écrivain français, publiciste de premier ordre, défendant les intérêts moraux et matériels de l'humanité » (mince de tâche), on lit :

« A l'extrémité de l'Europe, grâce à la trêve momentanée provoquée par la lutte violente entre les divers brigands impérialistes, la République fédérative socialiste construit son œuvre de travail et de paix. Sur toute la Russie s'étend la toile d'araignée métallique subtile et robuste

Alexandre Steinlen est né en 1859. Il vit à Paris. Il est originaire de Lausanne où il a passé toute sa jeunesse. Son grand-père, Théophile, était maître de dessin à Vevey, et il y a laissé quelques tableaux. Il eut neuf fils dont plusieurs s'occupèrent de choses d'art, entre autres Aimé qui devint l'auteur du joli chant romand « Comme volent les années ! » et Marcel qui fit des émaux remarquables de finesse et de coloris et dessina les costumes de la Fête des vigneronnes de 1865.

Steinlen gribouilla de bonne heure. C'est même ce qu'il eut de plus remarquable dès ses premières années, et cela fit de lui un élève des plus irréguliers. Il se sentait mal à l'aise en classe, à l'école faite entre quatre murs et devant les seuls livres ; il se familiarisa avec la nature en élevant de petits animaux et il fut zélé surtout pour l'école buissonnière. Quand il pouvait filer dans les champs ou dans les bois, il ne s'en faisait pas faute.

— Je manquais toutes mes classes pour aller rôder dans les bois, a-t-il avoué.

Plutôt mal vu à cause de cela, quelque peu renfermé parce que personne dans son entourage n'avait compris ce gamin sérieux, observateur et sensible, il prit l'habitude de se suffire à lui-même. De sorte que l'école buissonnière était pour lui une source abondante de trouvailles et de réflexions. En outre, il recherchait tout ce

des soviets. Tout gaspillage est supprimé, la production entière est rationnelle et seule se réalise le travail profitable à l'homme. »

Comme « documentation riche et unique », ainsi que Guillebeaux qualifie sa revue, ça se pose là ; c'est surtout riche d'illusions. Avec une telle organisation, je suis étonné que la guerre là-bas continue, que la famine règne à Pétrograd et dans d'autres villes, que la plupart des fabriques soient fermées, que le typhus fasse des ravages et que des soviets eux-mêmes veuillent renverser le pouvoir tyranique de Lénine.

Enfin !

M. Debrit, de la feuille, a toujours l'habitude dans sa rubrique « Bourrage » de faire la contre-partie de *La Suisse* et autres journaux bourgeois suisses romands. Mais aux affirmations de Zed du 28 juin, M. Debrit n'a pas répondu, et pour cause ! Rappelons-les donc :

1° L'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie ;

2° L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie ;

3° L'Allemagne a déclaré la guerre à la France ;

4° L'Allemagne a déclaré la guerre à la Belgique.

Qui ne dit rien consent ; il les admet donc. C'est déjà un premier point dans l'étude des responsabilités.

Le Pacifique.

« Je n'ai pas besoin de dire pourquoi nous combattons ; chacun le sait, l'ennemi lui-même l'avoue ; c'est pourquoi nous aurons la victoire : la victoire de la conception allemande, voilà ce qui est en jeu. »

(Allocution de Guillaume II, à l'occasion du 30^{me} anniversaire de son règne, juin 1918.)

Correspondance

Nous extrayons ce qui suit d'une intéressante lettre d'un socialiste-anarchiste habitant Lisbonne :

Ici les orthodoxes maintiennent quelques journaux, trois ou quatre, sans influence sur la masse du prolétariat en général, mais en réussissant à maintenir dans l'orthodoxie... maximaliste leurs lecteurs qui sont les éléments les plus remuants, ou les plus bruyants plutôt. Ils font beaucoup de mal, aveuglés par un sectarisme qui commençait à décliner et que la révolution léniniste russe est venue renforcer. Ils sont sourds à tous les arguments, disant que les nouvelles défavorables aux maximalistes sont des fantaisies et intrigues bourgeoises et prêtant une foi absolue à tout ce qui fait l'éloge du maximalisme. Résultat de tout cela : une propagande dont le résumé est — ils disent toujours la même chose : Faisons la révolution. La Révolution est proche. Voyez la Russie. Imitons la Russie. Quant au reste, ils ne s'en préoccupent pas, croyant (on le dirait) au pouvoir magique de l'agitation révolutionnaire,

qui donnait une belle sensation ou une idée élevée. C'est ainsi que, lancé dans la lecture de la littérature nouvelle, il lut, très jeune, *L'Assommoir* de Zola. Ce fut une révélation. Cette apocalypse de la misère, ce grouillement des foules, ce monde du travail et de la souffrance, tout cela le changeait tellement de la morne et froide petite vie lausannoise, des conventions sévères et de la contrition mentale de nos milieux suisses, qu'il sentit que là, parmi le peuple affairé, en plein Paris, il serait compris, que c'était le monde qu'il lui fallait. Il décida d'ors et déjà d'aller à Paris.

Il fallait cependant pousser les études, finir ses classes, être d'une volée de collégiens. Il arriva tant bien que mal au Gymnase classique et à l'Académie de Lausanne où il s'éprit de sciences naturelles, pensant même un moment à se diriger de ce côté. Il garde, au surplus, un excellent souvenir des leçons d'histoire naturelle du professeur Schnetzler qui avait su l'enthousiasmer. Le directeur du Gymnase, M. Biaudet et, plus tard, le professeur de littérature Georges Renard laissèrent également une heureuse empreinte sur Steinlen qui leur en reste reconnaissant. Ces deux hommes sont d'ailleurs des gens de goût, et le futur artiste ne pouvait être qu'intéressé par leur enseignement fort distingué.

Mais préparer des diplômes ne conve-

et qu'une fois la révolte triomphante tout ira de soi-même ou à peu près.

C'est un état d'esprit contre lequel ne valent pas les arguments. Il n'y a qu'à attendre la suite des événements de Russie pour qu'ils produisent par leur stérilité et leurs conséquences nuisibles, l'effet éducatif que ceux qui voient la réalité ressentent depuis longtemps.

En attendant, nous faisons ce que nous pouvons, pas grand-chose : mais ce n'est pas sans fruit, car il y a de la confusion chez les orthodoxes, des doutes, et parfois ils sont d'accord avec nous. C'est une question de confiance et de ténacité, et le dernier mot, ce sera à nous de le dire.

EMILIO COSTA.

BIBLIOGRAPHIE

Ma Confession (Le Calvaire d'un Jeune Médecin), par A. Gousenberg, pharmacien. Brochure in-8 de 48 pages, éditée par la Ligue pour l'Action Morale, en dépôt à la Librairie Sack (Häsel-Dufey, successeur), Lausanne.

La question des maladies vénériennes préoccupe de plus en plus les personnes soucieuses de la santé publique de notre pays, car avec la guerre la proportion de ces affections a fortement augmenté. C'est au point qu'une grande association suisse s'est fondée à Berne, récemment, entre hygiénistes, socialistes, hommes politiques, médecins d'armée pour lutter contre les maladies vénériennes.

M. Gousenberg, intéressé et ému par ce mouvement général, a voulu apporter sa pierre à l'édifice de la santé physique et morale des jeunes gens et il a exposé, dans un récit vivant, comment on peut être pris dans la famille des avariés et comment on peut s'en sortir, en partie tout au moins.

Écrite dans un esprit tout à fait laïque sous une forme littéraire plaisante, sur des bases scientifiques, vendue au profit du *Droit national suisse pour nos soldats et leurs familles* et de la *Ligue pour l'Action Morale*, *Ma Confession* aura certainement le succès auquel elle a droit. Cette brochure vient à son heure.

A LIRE

Pour le droit. Pour la femme.

Publication bi-mensuelle, dirigée par M. Isabelle Debran, paraissant à Genève, Quai des Eaux-Vives. (2 fr. 50 par an, née en Suisse, 3 fr. 75 pour l'étranger.)

La Clairière, revue syndicaliste mensuelle, recueil d'articles documentés par les principaux militants de la Confédération Générale du Travail de France. Adresse : 208, rue St-Maur, Paris X^e. (Six mois, 12 numéros, 10 fr.)

La Bataille, organe quotidien syndicaliste, 10 centimes le numéro, en vente dans les kiosques. Collaboration de Jehan, Le Guerry, Dret, Cornélyien, Kerfer, Bouchor, Malato, Grave, Marie, etc.

Editeur responsable : J. Wintsch, Lausanne.

IMPRIMERIE TH. EBERHARD, LAUSANNE

nait pas à Steinlen qui dessinait de plus en plus, entassant esquisses sur croquis recommençant sans cesse, jamais satisfait difficile pour lui-même, pris chaque jour en éveil. A vingt ans, après deux ans d'études universitaires, Steinlen se sent très malheureux. Il se promène d'air triste, semblant porter sur ses épaules tous les soucis du monde. Il fallait cependant songer à gagner sa vie. C'est alors que sa sœur écrivit à l'un de ses oncles qui le plaça à Mulhouse, chez un ami nufacturier, pour faire des dessins d'étoffes. Il copia sur porcelaine des aquarelles de son grand-père, s'attela à l'ornementation et y trouva d'abord du plaisir, agréablement d'un changement d'existence. Il fit connaissance de celle qui devait être sa femme — et qui n'est plus — et se maria avec des ouvriers qui l'intéressèrent par tout ce que leur vie, bien distincte de la sienne, avait de réflexion, de réflexion particulièrement. Mais Mulhouse est une petite ville ; le paysage n'est pas beau, il est borné, et c'est encore l'atmosphère de la province. En 1881, Steinlen pousse enfin jusqu'à Paris — l'éternel mirage.

(A suivre.)

JEAN WINTSCH